

# à propos de pluralisme

par Guy Brouillet

*Mais même une étrangère pouvait avoir de l'amabilité. Désireuse de bonne entente, Luzina prêtait aux gens toutes sortes de qualités. Il n'y avait pas moyen, selon elle, si on le voulait, de ne pas s'entendre. Elle s'était entendue avec des Irlandais, avec des Ruthènes, avec des Français. Pourquoi ne s'entendrait-elle pas avec une Anglaise ? Elle eut fort à faire.*

*Gabrielle Roy.*

Dans un coin perdu du Manitoba, l'admirable Luzina Tousignant vient d'obtenir une misérable école pour « La Petite Poule D'EAU ». Luzina est comblée, aussi bien comme commissaire d'école, comme représentante des parents que comme syndicaliste, par l'arrivée de Mademoiselle Côté. Celle-ci est catholique, canadienne-française, aimable et jolie : elle aime les enfants, etc. Pauvre Luzina, ce sera moins facile avec Miss O'Rorke qui a moins de qualités en plus d'être protestante et Anglaise. Et voici qu'arrive Armand Dubreuil, un drôle de professeur, comme elle n'en a jamais vu et comme elle n'aurait jamais pu l'imaginer, n'ayant pas eu la chance de lire Illich ou Neil.

Les enfants Tousignant connaîtront donc le pluralisme religieux, linguistique, pédagogique. Gabrielle Roy assure qu'ils ont fait de bonnes études. À cause du pluralisme ? Ne cherchons pas une thèse dans un récit sans prétention et sans message. J'ai simplement voulu illustrer qu'on pouvait très bien digérer la diversité et en faire son profit. Au surplus, si l'on poursuivait l'illustration on se demanderait si le talent de Luzina Tousignant aurait réussi à asseoir à une même Commission pédagogique Mademoiselle Côté, Miss O'Rorke et Armand Dubreuil. Il était sans doute plus facile de les apprivoiser un par un.

La question du pluralisme est beaucoup moins simple que ne le laisse entendre le document de la C.E.U. Toute idée vivante étant par nature belliqueuse, il se pourrait bien qu'un pluralisme du bout des lèvres traduise l'absence de convictions profondes, un manque d'enracinement qui pourrait être mortel. N'est-il pas significatif que les deux idéologies, la chrétienne et la marxiste, qui seraient susceptibles d'un unanimité de commande, se réclament toutes deux du pluralisme pour justifier

leur existence ? Des convictions profondes, qu'elles soient ou non au niveau religieux, n'admettent pas facilement d'être relativisées, sachant bien qu'elles risquent ainsi de disparaître.

*C'est une immense fonction que de penser, immense et tyrannique. Aussi, toute discussion est un commencement de guerre, et l'homme se jette lui-même en gage pour un démenti... (15 décembre 1934). Tout homme pense catholiquement ce qui veut dire universellement ; et persécute s'il ne peut convertir. À quoi remédie la culture qui rend la diversité adorable ; mais la culture est rare. Et la dangereuse expérience de ces siècles-ci est d'interroger tout homme comme un oracle, remettant à chacun la décision papale... (22 juillet 1922).*

Alain nous met sur la piste. Si les vérités et les oeuvres contradictoires coexistent paisiblement dans l'indifférence, si chacun est renvoyé trop facilement à son quant à soi, c'est qu'il n'y a pas de pluralisme malgré l'abondance infinie de la diversité. Où, diable, est-on allé chercher cet unanimité de commande dont il est fait souvent mention dans le document de la C.E.U. Il s'agit là d'un animal préhistorique que ne rencontre plus celui qui fréquente les milieux scolaires. Il suffit de feuilleter les plans d'études pour se rendre compte de la multiplicité des méthodes, des projets, des options de base. Mais la diversité n'est qu'une des conditions du pluralisme. Celui-ci suppose l'accord malgré les désaccords, plus haut et non plus bas que ceux-ci. Que tant de questions se règlent par négociations et finalement par votes ou compromis, cela traduit bien l'absence ou l'impuissance du pluralisme. Il n'y a pas, par exemple, de pluralisme syndical, malgré la diversité des opinions et des tendances des professeurs, parce qu'il n'y a pas d'alternative, pas de syndicat pour concrétiser et donner force et respect réel à cette diversité. Pour penser la question du pluralisme scolaire, je crois qu'il faut dans un premier temps tracer son cadre ou son contexte, penser à son lieu d'application ; dans un second temps, on peut tenter d'en définir les limites et les conditions.

### **1) Le contexte : L'impossible enracinement**

Au minimum le pluralisme implique la possibilité de coexistence sans trop de complications ; dans l'idéal il souhaite la rencontre, l'échange, la confrontation. Pour rencontrer l'autre, il faut être soi-même, enraciné quelque part, porteur de convictions sinon de certitudes. Il faut bien avouer que le cadre général de nos institutions n'est pas favorable à cet

enracinement et peut-être même lui est-il hostile. Tout se passe comme si l'on avait voulu fabriquer des nomades, des gens qui doivent toujours partir. Qu'on pense à la dimension, à l'impersonnalité de nos institutions ; que l'on songe aux facteurs vitesse et déplacement. Il faut toujours laisser la place à d'autres groupes, se hâter parce que l'autobus attend ou pour aller poinçonner chez Steinberg, traditions, sentiment d'appartenance, mots et valeurs d'autrefois. L'essentiel se passe ailleurs que dans le milieu scolaire. Reste à savoir ce que vaut cet essentiel.

Mais il faut ajouter d'autres facteurs comme la polyvalence qui invite à boire à toutes les sources, à prendre contact avec beaucoup de professeurs, beaucoup de matières académiques et à rencontrer des confrères qui changent plusieurs fois en une semaine. Comme le savoir contemporain est immense et qu'il ne faut pas être en retard d'une nouveauté ; comme le « must » du changement domine un peu partout dans les programmes, dans les méthodes, dans les manuels, etc., l'étudiant grappille ici et là, conserve des miettes et décroche la note de passage. En réalité le dommage est limité parce que l'étudiant a su développer des mécanismes de défense faits d'un mélange de résistance passive et de conformisme qui lui permettent de s'adapter à toutes les situations. Dommage limité ! La vie, souvent généreuse, saura-t-elle réparer les dégâts et ouvrir la culture ?

**Questions : Le pluralisme est-il la bonne solution à tous ces problèmes ? Se pourrait-il qu'il ne soit lui-même qu'un élément de plus pour ajouter à l'éparpillement et à la superficialité ? Mieux encore ne pourrait-il être tout simplement l'idéologie qui reflète et justifie cette situation ?**

Le comportement des acteurs qui évoluent dans le cadre scolaire nous fournit les réponses à ces questions. Le pluralisme convient parfaitement à l'étudiant. Le diplôme étant pratiquement le seul moyen d'insertion sociale, le rapport au diplôme devient fondamental, autrement plus important que le rapport aux autres, au savoir ou à l'achèvement personnel. L'étudiant c'est quelqu'un qui cherche, qui a besoin d'un diplôme. Peu lui importe le reste. En un sens l'abondance et la pluralité ont ses préférences puisqu'elles lui permettent de se faufiler plus facilement vers le diplôme.

Le professeur aussi tire avantage du pluralisme. On sait qu'il se définit de plus en plus comme un

professionnel et que le professionnalisme se caractérise par une compétence reconnue, une promesse ou plutôt de nos jours un contrat de service, une revendication d'autonomie. Le pluralisme interfère directement dans ce dernier aspect et risque de conduire à une autonomie défensive et négative qui ne supporte aucun droit de regard, aucune évaluation extérieure et engendre des difficultés insurmontables dans la mise sur pied de programmes communs.

En théorie le pluralisme est un excellent moyen d'organisation des divisions spirituelles, philosophiques, idéologiques. À la condition de s'appuyer sur des convictions solides et sur le respect des autres. Quand règne le désarroi, l'incertitude, le scepticisme ou l'absence de convictions, le pluralisme n'est possible que si personne ne parle. C'est la paix des cimetières. Ainsi s'expliquent le peu d'enthousiasme du monde enseignant et le fait que l'enseignement, malgré ses nombreux avantages, soit un carrière dont on rêve de sortir. Il faudrait ici s'interroger sur les nombreux décrochages intérieurs, sur ceux qui sont partis mais qui restent, donnant le minimum à l'institution et le meilleur autre part, souvent dans la préparation de la convention collective.

Les autorités en place, locales ou lointaines, connaissent bien cette situation et la déplorent sans trop s'en vanter comme on peut le penser. Ils savent qu'ils ont donné quantité de diplômes, bilan de ces dernières années, ils sont conscients d'avoir toléré, pour éviter le pire ou acheter la paix, quantité de comportements avec lesquels ils n'étaient pas d'accord. Aussi la recommandation suivante du document de la C.E.U. décrit-elle tout autant le passé qu'elle annonce l'avenir. « Nous préconisons la reconnaissance dans chaque institution du pluralisme des valeurs et des modèles d'éducation et de société ». On doit pourtant comprendre que tout n'est pas possible en même temps, que pluralité n'est pas pluralisme, celui-ci supposant quelque part un principe de coordination, et qu'il y a peut-être des modèles incompatibles.

Serait-ce un paradoxe d'affirmer qu'il y avait davantage de pluralisme réel au temps de l'unanimité de commande. Je veux dire que les « maisons » d'alors avaient un style, une « réputation ». On pouvait les identifier, on savait ce qui s'y donnait et ce qu'on allait y recevoir. Par exemple on distinguait un élève des Jésuites d'un élève formé par les Sulpiciens. Aujourd'hui on fait gris partout. Certes on pouvait à bon droit chicaner sur le manque d'ouverture de ce pluralisme. Je veux simplement

mettre en lumière l'importance de l'identification dans cette question du pluralisme. Voyons les journaux ou les revues. Il y a un style «Le Devoir», un style «La Presse» et la même chose pour «Le Journal de Montréal». On peut également saisir un esprit, une manière différente chez «L'Actualité», «Châtelaine», «En lutte» ou «Possible». Que chaque maison d'éducation convoque ses états généraux et s'applique à définir ses particularités, on pourra, mais alors seulement et pas avant, parler de pluralisme.

## **2) Les limites et les conditions du pluralisme**

Si l'on ne veut pas que le mot devienne synonyme de bazar ou de fourre-tout, il faut en arriver à organiser la diversité et à élaborer une sorte de charte des vouloir-vivre ensemble. Celle-ci pourrait s'articuler autour des points suivants qui sont autant de limites et de conditions à la pratique du pluralisme. Elles tiennent compte du fait qu'un pluralisme sérieux implique un rapport à la vérité, à l'autorité et à la liberté.

### **A) La logique de l'institution**

Un prêtre qui a perdu la foi, un chrétien honteux sont, en quelque sorte, des ennemis de l'intérieur. De même il doit y avoir une loyauté de base aux finalités de l'institution scolaire. C'est l'école de maintenant et l'étudiant d'aujourd'hui qu'il faut servir, et non l'école idéale de la cité merveilleuse. C'est dans les tranchées qu'il faut sauver la liberté. Ajourner à des temps meilleurs et plus propices, c'est malgré les beaux discours, travailler à ce qu'ils n'arrivent jamais.

L'école ne peut être n'importe quoi mais doit d'abord être une école. Elle ne peut avoir trente-six objectifs, elle ne peut tout faire et on ne peut tout lui demander, comme de rivaliser avec les écoles parallèles que sont la télévision, la rue ou le terrain de jeu. La mission spécifique de l'école, c'est d'apprendre à penser. Ce qui va chercher pas mal de choses et qui structure un milieu de façon très particulière. Ce qui permet aussi de clarifier certains débats : école de classe ou école de masse, école ouverte sur le milieu ou centrée sur elle-même, école avide de nouveautés ou axée sur la tradition, école démocratique, autogérée ou hiérarchique, etc. Ainsi s'ordonnent naturellement une série d'objectifs qui ont tous leur importance mais en leur lieu et à leur rang. Apprendre à penser commande la transmission intelligente du savoir. Rien de tel, à cause des exigences de toutes sortes, pour former une personnalité. Les personnalités fortes conduisent

tout naturellement au changement social. Voilà la logique de l'institution scolaire. En prime on donne un bout de parchemin qui permet un gagne-pain honnête. De surcroît, sans qu'on l'ait cherché, suivant en cela une vieille règle d'or, on trouve le plaisir. Comme le veut la remarque indépassable d'Aristote : « Les plaisirs sont les signes des puissances ».

## **B) Une culture solide et vivante**

On est toujours en deça de la vérité. L'homme cultivé le sait mieux que les autres. Ce qui le met à l'abri du fanatisme ou de l'intolérance et le protège de la tentation de la propagande et de l'endoctrinement. Pas de façon automatique cependant, car du meilleur on peut faire le pire et il y a toujours à veiller pour contenir et orienter les passions. Une culture solide n'empêche ni les préférences ni les adhésions personnelles mais elle sait éviter que tout cela ne tourne en guerre de religion. Ainsi se trouve réglée la question de la liberté académique, si chère à tous les professeurs. Cette liberté « cultivée » ne voudra pas toucher aux droits de l'étudiant, elle saura composer avec les attentes légitimes de la société et des parents.

La référence à la culture permet aussi de répondre aux difficiles questions que pose l'immensité du savoir moderne. Un pluralisme ignorant sera victime de l'insolite, du spectaculaire, de la mode, de la nouveauté. Un pluralisme « cultivé » s'appliquera à choisir le meilleur. Il y a un critère objectif pour définir le meilleur. C'est ce qui a résisté à l'épreuve du temps. Nous avons à redécouvrir « que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants », que « les morts gouvernent les vivants », que nous faisons société avec les grands ancêtres et que nous devons continuer leur travail. De quel droit pourrions-nous refuser aux jeunes générations l'héritage qui leur appartient ? Ce sens de la continuité empêche le pluralisme de divaguer et le guérit de stérilité. Est-ce à dire qu'on ne dira rien des choses d'ici et de maintenant. Bien au contraire. L'homme cultivé s'appuie sur le passé pour comprendre et agir sur le présent. Un peu comme les hommes de la Renaissance. Ils se considéraient comme des nains montés sur les épaules des géants de l'Antiquité, ce qui leur permettait de voir beaucoup plus loin.

## **C) Un leadership efficace**

Pour que la pluralité tourne à un pluralisme réel et profitable, il faut de toute évidence un principe de coordination. La notion d'autorité est piégée de tous

les côtés. Disqualifiée par les théories savantes mais bien abstraites en psychologie, en philosophie ou en sociologie, elle a perdu une partie de sa légitimité. Manque de chance, ce qui lui en restait, s'est envolé à la suite d'erreurs de parcours, comme lorsqu'elle a cédé au chantage et, pire encore, lorsque, ayant tenté de prendre ses responsabilités au niveau local, elle s'est vue désavouée à un niveau supérieur. Cela n'arrive qu'une fois ou deux, l'on apprend vite que l'essentiel est d'éviter les problèmes ou de faire parler de soi. De sorte qu'il n'est pas rare de voir les différents pouvoirs d'une institution donner des directives contradictoires. Chacun fait à sa tête. On a l'impression d'un match nul. En réalité pour l'une des parties, c'est une sévère défaite.

Les esprits tordus croiront qu'on fait appel ici à une autorité de type militaire. Il n'y a qu'à les laisser pleurer et à tâcher de faire comprendre aux autres que le pluralisme souhaite une autorité capable d'entraîner, de rassembler, de recueillir, de proposer et de susciter des projets. Mais tout cela est bien impossible si les groupes ne savent combattre la mentalité soupçonneuse et défensive qui les tourmente actuellement et si les « Seniores » qui pourraient être des montreurs de conduite et des agents d'unité se déroberent à leurs responsabilités.

## **Conclusion : Une philosophie du changement**

En réalité, la réflexion sur le pluralisme devrait être précédée d'une réflexion autrement plus importante à propos du changement. Le changement est devenu une valeur en soi. Fruit de la croyance au progrès et de la mentalité de toute-puissance, le changement est devenu le grand dogme des temps modernes. Pédagogies nouvelles, méthodes nouvelles, nouveaux programmes, expérimentation, recherche, réforme, réorganisation, de toutes les manières se fait insistante la pression pour l'innovation. Il y a donc à distinguer deux formes de changement. D'abord le changement artificiel, provoqué, décrété parce que le mot est à la mode, parce que des intérêts y trouvent leur compte, parce que des fonctionnaires s'embêtent ou parce que des chercheurs veulent justifier leur existence et sauvegarder leur « self-esteem ». En second lieu, il y a le changement naturel, celui qui suit la vie et qui obéit à la nécessité. Il est impossible de ne pas changer mais les changements les plus réels, les plus durables, les plus profonds se font souvent en douceur, lentement, sans qu'il n'y paraisse trop. Combien pensent changer et progresser alors qu'ils tournent en rond ou font du sur place.

Risquons l'aphorisme suivant : ce qui change ne dure pas, ce qui dure change. « Conserver, c'est réformer » disait l'homme d'État anglais Disraéli. Comme c'est vrai. Le vrai conservateur sait consentir aux adaptations, rajeunir un objet, un jardin, une maison. En éducation plus qu'ailleurs ce principe s'applique : quand il n'est pas nécessaire de changer, il est nécessaire de ne pas changer. Soyons sans crainte, personne ne figera dans la pierre et ne s'engourdira par immobilité. La vie qui suit son cours, un cours accéléré de nos jours oblige aux adaptations et aux changements. Mais certains veulent et sont capables d'imposer un rythme tellement accéléré que nos sociétés et nos institutions risquent de s'emballer en course folle.

On comprend dès lors que le pluralisme scolaire se verra porter un coup mortel par la première forme de changement alors qu'il pourrait très bien s'enrichir de la seconde. On nous rebat les oreilles, on nous matraque en nous disant qu'il faut être dans la course, à la hauteur du temps et qu'il faut préparer les hommes de demain. Hommes de demain, hommes d'hier, qu'est-ce que cela veut dire ? L'homme

ou plutôt l'enfant naît toujours à l'âge de pierre, aujourd'hui comme hier soumis aux mêmes émotions que l'homme des cavernes, avec l'éternel besoin de tendresse et de communion au reste de l'univers.

Une fois cette question du changement bien nettoyée, il ne restera plus que deux petites exigences pour que nos « maisons » fonctionnent bien, pluralistes ou pas, cela n'aura guère d'importance. Savoir ce que l'on cherche, l'identifier de façon précise et comme les moyens définissent la fin, s'attacher à la précision dans la précision des objectifs. La deuxième exigence, c'est des coopérateurs qui sauront se rallier autour de ce projet, en y apportant toute la richesse de leur diversité.

**Guy Brouillet est professeur de philosophie au collège de Maisonneuve. Il a publié en 1978 *Quelle Éducation* aux Éditions Leméac et plus récemment *La Passion de l'Égalité* aux mêmes éditions. À paraître en 1982 : *Les Passions Humaines*.**